

L'écrivain hongrois dresse la critique sarcastique des égoïsmes modernes dans « Le baron Wenckheim est de retour »

L'apocalypse selon Laszlo Krasznahorkai

NICOLAS WEILL

Le Hongrois Laszlo Krasznahorkai, né en 1954, dont le nom figure régulièrement sur la liste des nobélisables, réussit avec son nouveau livre un tour de force rarement atteint, alliant exigence formelle et contraintes littéraires sophistiquées avec la lisibilité d'un conte moderne. Le comique des situations et des personnages se marie à l'écoeurement face au monde tel qu'il est dans un pays – le sien – que l'écrivain sarcastique juge à la dérive. Malgré les phrases et les monologues qui s'étendent sur plusieurs pages, au fil d'un *stream of*

La narration se veut protestation. Le morceau de bravoure qui accable les compatriotes du romancier rappelle les diatribes poussées par le poète Hölderlin

consciousness (« flux de conscience », sur le modèle de celui de Molly Bloom à la fin d'*Ulysse* de James Joyce) transportant le lecteur d'un personnage à l'autre sans l'égarer, malgré aussi les ruptures dans la narration, les digressions philosophiques, malgré le décor déglingué d'une ville de province magyare où règnent le conformisme le plus plat et une autosatisfaction petite-bourgeoise, mais où des bandes de bikers néonazis imposent déjà leur loi en écrasant les visages sous leurs bottes cloutées... Malgré tout cela, donc, *Le baron Wenckheim est de retour* parvient à nous emporter.

Couronné en 2015 par l'International Booker Prize, l'auteur présente ce roman comme le livre « unique » qu'il a toujours voulu écrire. Il s'agit d'une œuvre importante, sans doute destinée à figurer dans les textes canoniques de la littérature européenne actuelle. Cependant, alors que dans le précédent ouvrage de Krasznahorkai traduit en français – *Seiobo est descendue sur terre* (Cambourakis, 2018) – perceait une certaine confiance dans la capacité du beau à dominer l'étouffement de l'art par l'institution muséale et le règne de la technique, le tableau ici se montre d'un noir sans issue.

La narration se veut protestation. Le morceau de bravoure qui accable les compatriotes du romancier à la fin du livre rappelle les diatribes poussées par le poète Hölderlin (1770-1843) contre la « lâcheté » et la « mollesse » des Allemands dans son *Hypérion* (1797; Gallimard, 1973). On y retrouve aussi le ridicule des officiels autrichiens dans *L'Homme sans qualités* (Seuil, 2004), de Robert Musil (1880-1942), affairés à organiser une fête pour le jubilé de l'empereur François-Joseph, sans prendre conscience de l'effondrement qui menace l'empire.

Car *Le baron Wenckheim est de retour* révèle un type analogue de somnambulisme moderne, où l'égoïsme de chacun, la concentration sur la vie privée ou la poursuite de desseins médiocres, sur fond de culture amoindrie et de fascisme rampant, forment un désespérant théâtre. Le maire de la petite ville frontalière dans l'est du pays, où se situe l'action, fait mine de croire à un possible retour de prospérité quand s'annonce celui du « baron Wenckheim », issu de l'aristocratie du cru et chassé d'Argentine à cause de l'énormité de ses dettes de jeu. Le lien avec le passé, mis à distance par l'histoire et le communisme, va-t-il se renouer? La fortune qu'on prête au revenant d'Amérique va-t-elle renflouer les caisses d'une cité désertée par les touris-



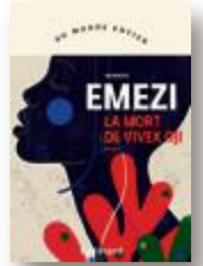
Laszlo Krasznahorkai, à Berlin, en septembre 2008. DORIS POKLEKOWSKI

tes et dont le paysage se parseme de ruines industrielles, de chaussées défoncées et de gares non desservies, faute de voyageurs? Tout espoir sera déçu, jusqu'à ceux de Marietta, amour de jeunesse du baron. Avec une cruauté involontaire, ce dernier ne parvient même pas à la reconnaître dans la vieille dame qui attend en vain que le soupirent, jadis méprisé, se jette à son cou.

Laszlo Krasznahorkai excelle à nous faire rire jaune de la mentalité étriquée dont il accable ses contemporains. Sous sa plume, tous s'agitent comme des marionnettes, préparant un « événement » urbain absurde (l'accueil grandiose d'un faux messie), alors que même la jeunesse est orpheline et privée d'horizon. Le cerveau de tous est saturé de références aussi mécaniques que bon marché.

Parce que le baron vient d'Argentine, sur son passage, les chorales locales entonnent mécaniquement l'hymne du film *Evita* (1996) chanté par Madonna. Au trois quarts du récit de cette rédemption ratée, les rues se vident, les voitures ne circulent plus, même les sans-abri désertent la cité, concrétisant l'effacement progressif de tout avenir. Pour Krasznahorkai, dans cet enfermement sur soi occidental, aucun salut n'est à attendre. Mais l'apocalypse, elle, est au rendez-vous. ■

LE BARON WENCKHEIM EST DE RETOUR (Baro Wenckheim hazatér), de Laszlo Krasznahorkai, traduit du hongrois par Joëlle Dufeully, Cambourakis, 528 p., 27 €.



Mort de son vivant

Déposé sur la véranda de sa maison au lendemain d'une émeute sur un marché nigérian, le corps de Vivek Oji s'offre nu aux regards. Tandis que sa mère cherche à savoir ce qui s'est passé, le roman remonte l'existence du jeune homme à travers les souvenirs de ceux qui l'ont connu. Sa naissance un jour de deuil dans la famille; l'apparition sur sa peau d'une cicatrice semblable à celle de sa grand-mère disparue; son choix de se laisser pousser les cheveux; et bientôt ses insomnies, ses fugues, son envie de porter des robes, son attirance pour son cousin Osita. Le regard de ce dernier se superpose à celui de la mère, du père, de la tante et des amies, qui ont tous, de Vivek, une image différente tissée de fantasmes ou d'idéal. Ce dispositif narratif permet à l'écrivaine nigérienne Akwaeke Emezi de faire reconnaître à l'entourage ce qu'il refusait de voir: Vivek était plusieurs personnes, ni un homme ni une femme. Il met aussi en relief l'originalité d'une intrigue qui n'est pas un *whodunit*. Tout le monde, au fond, est coupable de la mort de Vivek, et personne ne l'est – le jeune homme était déjà mort de son vivant, empêché d'être qui il était. De l'au-delà, il regarde ses proches se débattre avec les limites d'un monde qu'Akwaeke Emezi, qui se définit comme noire, trans et non binaire, s'occupe à repousser sans cesse, comme elle l'avait fait dans *Eau douce* (Gallimard, 2020). ■

GLADYS MARIVAT

La Mort de Vivek Oji (The Death of Vivek Oji), d'Akwaeke Emezi, traduit de l'anglais (Nigeria) par Blandine Longre, Gallimard, « Du monde entier », 288 p., 22 €, numérique 16 €.

Gravir la montagne-trophée

Dans « Dette d'oxygène », Toine Heijmans mène une réflexion sur la conquête

JEAN JAUNIAUX

Alpiniste chevronné, Walter Welzenbach affronte l'Everest en solitaire. Cette ultime ascension constitue la ligne de crête du roman de l'écrivain néerlandais Toine Heijmans, lauréat du prix Médicis étranger pour *En mer* (Christian Bourgois, 2013). A chaque épreuve que l'escalade inflige à Walter surgissent les souvenirs, tels des éclats arrachés aux parois verglacées. Au fil des chapitres, désignés par des altitudes – de 3 mètres

à 8848 mètres, de La Haye au sommet de l'Himalaya –, il se remémore son amitié fusionnelle avec Lenny, qui l'a initié à une passion qui n'est devenue, en fin de compte, « rien d'autre que l'obscurité, la roche, la glace, la neige, et la mort ».

Aux Pays-Bas, les deux jeunes gens ont escaladé chaque jour l'arche d'un pont pour s'entraîner, appris la technique, « ouv[er]t des voies ». Ils ont dévoré les « livres retraçant deux siècles d'alpinisme, maculés de taches de doigt, tout poussiéreux d'histoire ». Dès leurs premières expéditions dans les Alpes, ils grimpent ensemble, « jamais avec d'autres, jamais l'un sans l'autre ». Chacun sait tout de son compagnon de

cordée, devant le geste, anticipant la prise ou confirmant la trajectoire sur ces parois où, pour survivre, il « [faut] se transformer en machine ». Ils ont besoin l'un de l'autre, « comme les aiguilles d'une montre », s'obligent à connaître par cœur le nom des sommets, à « débiter dans l'ordre les quatorze sommets de plus de 8 000 mètres », et ceux des alpinistes d'antan qui « portaient veston et chapeau ».

Ordures et déjections

Aujourd'hui, « le problème majeur des montagnes, c'est la foule », médite Walter, désabusé, sans son ami cette fois pour affronter l'Everest, « devenu un rocher de singes »! Une tempête le force à s'encorder pour cette dernière montée avec un autre alpiniste, Monk, qui publie ses exploits sur YouTube, prend des selfies et récolte des millions de vues. « Les montagnes restent les mêmes, mais le monde a changé », observe Walter. La manière de les raconter s'est alignée sur les modes de consommation du public. Walter songe avec nostalgie aux livres de Maurice Herzog, de Gaston Rébuffat, d'Alison Hargreaves, de Reinhold Messner, ces premiers « témoins oculaires de l'enfer, le seul continent qui n'avait encore jamais été mis en carte ». Aujourd'hui, ils

croiseraient « le personnel hôtelier de la montagne », ces sherpas qui transportent sur leur dos, depuis les camps de base, des conteneurs d'ordures et de déjections.

L'écriture de Toine Heijmans a la puissance lyrique des épopées. Elle donne à ressentir au plus près la férocité des tempêtes, la lumière singulière des paysages en noir et blanc, mais aussi l'ineluctable détresse du corps vieillissant, les terrifiantes hantises de la peur. A quoi s'ajoute, pour Walter, la lancinante douleur d'une amitié perdue. Si l'Everest reflète l'état du monde – sursaut des nationalismes conquérants, désastre écologique –, il tend au narrateur le miroir implacable de la vanité d'une vie consacrée à la seule conquête. Nourri par l'évocation exaltée des anciens, les « gladiateurs des glaciers, magiciens de la roche et de la glace », Toine Heijmans rappelle ainsi que c'est un poète, Pétrarque, qui, escaladant le mont Ventoux en 1336, fut le premier alpiniste de l'histoire. ■

DETTE D'OXYGÈNE (Zuurstofschuld), de Toine Heijmans, traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Françoise Antoine, Belfond, 288 p., 22 €, numérique 16 €.

CRUCIVERBISTES, À VOS CRAYONS !

Le Monde a sélectionné pour vous 100 grilles de Philippe Dupuis. Vous vous amuserez de ses définitions malicieuses et de ses astuces lexicales.

Chez votre marchand de journaux et sur lemonde.fr/boutique
7,90 € - 124 pages

Le Monde

EXTRAIT

« Au-dessus de nous se dressait la barre rocheuse, inchangée, et, derrière elle, le sommet arrondi de la montagne. Les traces qui y menaient avaient disparu, les cordes fixes aussi probablement, tout était prêt pour mon ultime première. C'est magnifique, Lenny, une montagne intacte, encore épargnée par le passé. La tempête avait été nécessaire. Ce n'était pas un hasard si il ne restait plus que nous. (...) Nous étions comme des astronautes qui revenaient sur Terre, leur capsule flottant sur un océan, leurs organes de l'oreille interne secoués comme des pruniers lors de l'amerrissage. "On va y arriver, tu crois?" »

DETTE D'OXYGÈNE, PAGE 238